

Le Festival de Volterra, en Toscane, se veut dédié au « théâtre de l'impossible ». Emblématique de ce défi, la troupe de détenus en longues peines créée par le metteur en scène Armando Punzo dans la prison de la Fortezza en 1988 joue un spectacle inspiré de Brecht, une fête désespérée

# Le cabaret prison des criminels de la Fortezza

**VOLTERRA (Italie)**  
de notre envoyé spécial  
Sous-titre du Festival de Volterra (Toscane) : « Le Théâtre de l'impossible ». Est impossible « ce qui prend des risques, personnels, culturels ». La notion prend en compte aussi bien Kyla (*Le Froid*), création de Lars Noren au Riks Drama de Stockholm, sur les jeunes néo-nazis suédois, que la traversée des handicaps par la compagnie française de l'Oiseau-Mouche dans *No exit* ou le *Rapport pour une académie*, d'après Kafka, par les Toscans de Egum Teatro.

Depuis quinze ans, « l'impossible » a un modèle, constitué par la création annuelle d'Armando Punzo dans la prison de la ville, avec les détenus-acteurs de la Compagnie de la Fortezza (*Le Monde* du 28 juillet 2000). Cette année : *Il Pescicani, ovvero quello che resta di Bertolt Brecht* (*Les Requins, ou ce qui reste de B.B.*). Un cabaret de fin du monde, qui s'achève en fête désespérée.

Les Français ont croisé Armando Punzo au printemps, durant le week-end italien de la Ferme du Buisson. Il y présentait *Nihil Nulla*, sa première mise en scène avec une jeune troupe. Silhouette élancée, queue de cheval flottante, il plaçait doucement ses acteurs en scène et retournait, se poster, aux aguets. *Nihil Nulla* brassait des souvenirs de tous les Hamlet, revêtus comme des peaux successives avant d'être rejetés. Des gestes poussés à l'extrême ou suspendus, des cris, des paroxysmes de bouffons graves. Un jeu destructeur « comme s'il n'y

avait plus de mots, comme si le théâtre nous était égal », disait à contrario l'un des acteurs-personnages. Une armure volait en éclats, elle était le cadavre de ces formes honnies par le « théâtre laboratoire » de Grotowski.

Vingt ans auparavant, Armando Punzo avait quitté sa Naples natale pour la Pontedera toscane de Grotowski. Comme il ne voulait pas être « mangé par le maître », il avait travaillé trois ans avec ses disciples. Engagement de groupe international, aussi physique que « parathéâtre ». Vivre ensemble, intensément, du matin du jour au matin de la nuit, en quête de perceptions nouvelles. Rien, selon lui, qui touche à un quelconque « spiritualisme », et tout ce qui peut aiguïser le sens du concret.

## UN POINT DE VUE SANS PAREIL

Après trois années communautaires, il avait escaladé la colline de Volterra et proposé ses services à la prison-forteresse de la ville. 180 cellules pour 180 hommes, condamnés à des détentions de longue durée. Des braqueurs et assassins napolitains, palermitains, et l'outremidi d'Afrique et d'Albanie.

Durant quinze ans Armando Punzo a franchi chaque jour les portes de la forteresse. « J'étais jeune quand je suis arrivé, j'ai grandi dans ces murs. Quinze ans de prison en valent cinquante d'une vie ordinaire. » De ce promontoire, il estime bénéficier d'un point de vue sans pareil sur le monde. Il avait prévenu les taulards : « Je viens comme metteur en scène. Nous allons mener

Dans une cour intérieure de la forteresse, les détenus-acteurs ont édifié un théâtre de carton, agrémenté d'une authentique fenêtre à barreaux. Dans ce décor, ils traversent un siècle de cabaret.

ensemble une expérience artistique. Il s'agit d'un travail, pas d'un divertissement. » Il n'a pas changé. Il est là au nom du théâtre, pas du social. La prison est le bon endroit « pour casser les préjugés, casser l'acteur conventionnel, casser sa forme ». Il ne s'agit en rien de former les prisonniers, « mais de montrer qu'il est possible de partir de l'humanité pour monter sur la scène de la vie ». Année après année, il a haussé le niveau, en allant puiser dans les textes essentiels, ceux de Peter Weiss (*Marat-Sade*) et Genet (*Les Nègres*), Shakespeare (*Hamlet* et *Macbeth*) et Brecht. Le théâtre, comme la poésie, doit être fait par tous. Il exige beaucoup de temps, et la prison en

regorge. Un an par spectacle, à raison de deux ou quatre heures par jour. Deux fois ou trois fois plus lorsque approche le moment de la création, lorsqu'il s'attache à défaire le soir ce qui a été fait dans la journée, pour maintenir l'attention, celle des spectateurs comme des détenus-acteurs. « Certains sont bien meilleurs que des acteurs de théâtre. Mais on n'oubliera jamais totalement que nous jouons dans une prison et qu'ils sont prisonniers. »

## HAMLET NORMAL OU FOU ?

S'il en avait eu besoin, l'expérience de *Nihil Nulla* le lui aurait rappelé. *Nihil Nulla* a été la première et seule infidélité d'Armando Punzo à

la Fortezza. Un mois d'absence que lui ont reproché les prisonniers. Il a voulu mener de front avec eux et avec de jeunes acteurs, un travail sur *Hamlet*, dans la perspective d'un seul et même spectacle. Très vite, il a découvert qu'ils prenaient des voies opposées. « La compagnie de la Fortezza a eu besoin de trouver la normalité dans la folie d'*Hamlet*, de ne pas affronter la tragédie. Les jeunes acteurs ont glissé vers *Hamlet-Machine*, de Heiner Müller, cherchant la provocation. Je me suis retrouvé en conflit avec eux et j'ai décidé de mettre ce conflit en scène. Mais comment parler à des gens qui n'ont qu'une chose en tête : faire du théâtre ! »

Lars Noren, directeur du Riks Drama de Stockholm, auteur de la pièce « Le Froid », jouée à Volterra

## « En Suède, le système carcéral produit des nazis »

Vous avez donné *Sept Trois*, en 1999, sur les nazis que vous avez rencontrés en prison. Maintenant voici *Le Froid*, sur un thème voisin. Y a-t-il tant de nazis en Suède ?

La situation est si dure dans les prisons suédoises que les prisonniers doivent appartenir à un groupe pour se sentir forts. Il y a des groupes d'immigrés, des Hell's Angels et des groupes nazis. La prison produit des nazis. Les groupes nazis donnent une identité à ces jeunes gens réduits à faire du body-building pour transformer leur corps en arme mortelle.

Vous avez choisi de travailler sur ces groupes ?

Quand j'ai commencé de travailler en prison, je ne savais rien des nazis suédois. J'avais juste lu quelques entrefilets à propos de leurs bagarres. Un jour, au cours d'un débat, après que j'ai présenté un spectacle, l'un d'entre eux m'a dit : « Je suis prisonnier d'opinion. - Que voulez-vous dire ? - Je suis nazi. - Vous voulez rire, ce n'est pas possible. » Comment de jeunes Suédois, dans un pays qui n'a pas

fait la guerre depuis deux siècles et bénéficie d'un tel bien-être, peuvent-ils être attirés par cette horrible idéologie ?

*Le Froid* répond-il à cette question ?

La pièce n'est pas exactement sur le nazisme. Elle est sur le désespoir, celui de ne pas avoir de langage, de ne pas avoir de place dans la société. Cela crée cette réaction extrême. Ils n'ont aucune perspective, ils commencent à se détruire. Nous avons plein de jeunes dans cette

## L'horreur glaçante du « Froid »

*Le Froid*, présenté par les jeunes acteurs du Riks Drama au Festival de Volterra, est celui qui jettent sur la société suédoise ses néonazis. Une affaire de sang, froid effectivement, manifestée par trois jeunes gens prêts à martyriser et à tuer un de leurs condisciples, parce qu'il est d'origine coréenne, parce qu'il est aimé de ses parents adoptifs, parce qu'il réussit en classe. Après *Sept Trois* et *Les Garçons de l'ombre* (1999), *Le Froid* est la troisième pièce consacrée par Lars Noren à la prison ou aux nazis suédois. Une épreuve, tracée d'un trait ferme, indémêlable. Trois hooligans paumés au sortir du lycée n'ont plus devant eux que le mur de la vie à venir. Alors ils se dopent à la bière et aux hurlements nazis, s'emballent pour les équipes de foot et leurs supporters racistes, s'extasient sur la puissance de leurs muscles, la blancheur de leur peau et la beauté de leur langue. Ils ont assez de stéréotypes haineux en bouche, et assez de violence accumulée pour plonger une longue soirée d'été dans une horreur glacée.

situation, et leurs aînés nazis voient ça et les embarquent.

Is sont si nombreux ?

Oui, ils commettent des crimes, nombreux, contre les juifs, les musulmans, les Noirs, les homosexuels.

Dans *Le Froid*, il y a un jeune musulman dans la bande de nazis.

Il n'a aucun pouvoir, il est dépossédé de lui-même. L'un des prisonniers que je rencontrais au moment de *Sept Trois* avait juré au chef nazi

qu'il se castrerait lui-même pour appartenir au groupe.

De *Catégorie 3 : 1 au Froid*, vous travaillez beaucoup sur les marginaux.

Il n'y a pas de meilleur instrument que le théâtre pour montrer les transformations de la société. Mais cela ne m'empêche pas de travailler à des œuvres plus personnelles, qui touchent à ma propre vie, comme *Novembre*.

Vous travaillez simultanément sur l'intérieur et sur l'extérieur.

Il y a un endroit où les deux se rencontrent. A mes débuts, j'ai écrit des pièces comme *La Force de tuer*, qui a été donnée à l'Odéon il y a quelques années. J'étais très pauvre, je vivais avec des copains, sans le sou. J'ai eu des problèmes relationnels personnels, et en même temps j'étais toujours touché par les problèmes collectifs. Je ne me suis jamais détaché de cette double connexion.

Avez-vous mené des débats autour du *Froid* ?

J'ai écrit cette pièce pour amorcer le débat. Quand j'ai fait *Catégorie 3 : 1*, sur les sans-abri, la ministre des

affaires sociales a été si profondément touchée qu'elle a commencé à chercher des crédits pour leur construire des maisons. Le théâtre peut faire bouger les choses. Dans les écoles, j'ai été frappé par le nombre de garçons fascinés par la violence, qui refusent d'écouter les témoignages sur l'Holocauste. En prison, les détenus ont été choqués. J'ai beaucoup appris auprès d'eux, des sans-abris, des drogués, des prostituées. J'aurais pu être l'un d'entre eux, je ne suis devenu ce que je suis que par accident.

En cinq ans, vous venez d'écrire cinq pièces...

Des pièces très courtes. Je viens de finir *La Guerre*, sur le retour des prisonniers après une guerre. L'an prochain, je travaillerai à la troisième partie de ma trilogie « Mourir de classe », qui vient après *Catégorie 3 : 1* et *Les Garçons de l'ombre* (sur la prison). Ce sera une pièce sur les immigrants qui attendent leur permis de séjour en Suède. *Sept* d'entre eux joueront avec deux ou trois acteurs professionnels.

En 2002, la compagnie de la Fortezza avait travaillé sur *L'Opéra de quat' sous*. Cette année, les héritiers Brecht ont refusé la pièce à Armando Punzo - comme à Fellag et à Jérôme Savary il y a quelques mois. Alors il a décidé d'y frayer son propre chemin. Dans une cour intérieure de la forteresse, la compagnie a édifié un cabaret de carton. Ciel et lumières rouges, et une seule ouverture, fermée par une authentique fenêtre à barreaux. Si le théâtre est dans la prison, la prison est dans le cabaret. Petites tables bancales au centre, où spectateurs et détenus-spectateurs se frottent à une quarantaine de silhouettes. Une fanfare jazz venue d'une ville voisine occupe une estrade, et des rockers une autre. Ça balance, sur la terre comme au ciel, où deux cardinaux jouent de la hanche.

Les acteurs sont en dur. Du cancan de Toulouse-Lautrec à la techno des go-go boys, ils traversent un siècle de cabaret le biceps en avant. Lorsqu'un ventre fait onduler la silhouette d'un requin tatoué, c'est bien celui de Mackie, le surineur. Peachum est au synthé, en costard rouge, qui glose sur la compassion : « Qu'est-ce qui est capable d'émouvoir le cœur de l'homme ? » Du fasciste et du nazi ne demandent qu'à pousser sous la casquette et le haut-de-forme.

Les crimes des bas-fonds et les élégances des hauts-fonds forment les deux mâchoires des dents de la mer. L'Allemagne de Georg Grosz a rouvert grand ses portes, sans qu'il soit besoin d'évoquer des lois sur mesure. A la moindre occasion, une frénésie sexuelle à faire pâlir Richard Foreman gagne l'assemblée. Les spectateurs sont enrôlés dans une ronde géante, sous des pancartes au nom des personnages déshérités par les héritiers de Brecht. Comment départager alors ce qui est du théâtre et ce qui est au théâtre ?

Jean-Louis Perrier

Volterrateatro 03. Jusqu'au 27 juillet.  
www.volterrateatro.it/

Propos recueillis par J.-L. P.



STEFANO VAVA